La première personne à prévenir est Dany, évidemment. Je veux le lui dire, à elle, avant qui que ce soit. Elle entre dans ma chambre avec Claude, l'homme de confiance de la famille depuis toujours. Exceptionnellement, les médecins m'ont autorisé une visite de deux personnes. Dany est masquée. Je suis masqué. Nous nous regardons sans nous voir, chacun sous son masque. Je suis ici, à l'Hôpital européen Georges-Pompidou, depuis presque un mois, victime d'un germe agressif qui m'attaque les reins, la rate, le cerveau peut-être, et avant tout le cœur. Un adversaire microscopique est en train de me dévorer. Dehors, c'est du même ordre. La pandémie est partout. Virus, germes, foyers

Ça ira mieux demain

d'infection, clusters. Le monde ne parle que de Covid-19. Dany me sent inquiet, je perçois sa détresse.

— Dany, je vais être opéré demain.

Dans ses yeux, le choc provoque un clignement.

— On va t'ouvrir de haut en bas ?

Oui, sûrement. De la gorge au nombril. L'opération cardiaque provoque chez nous tous cette terreur à l'idée qu'on incise le sternum, écarte les côtes. À cœur ouvert. Je n'ajoute rien, autant par fatigue que faute de trouver les mots. Rien ne vient, que le trou noir que je redoutais. Mais je refuse de laisser le silence s'installer entre nous.

— Ce n'est pas seulement la valve, le problème. J'ai trois coronaires bouchées.

Une altération inexplicable. Moi qui ne fume pas, ne bois pas, qui surveille ma ligne, en adepte du sport, vélo, piscine, j'ai des coronaires aussi pourries que Depardieu, l'ogre bon vivant. À quoi bon se donner du mal, on se demande. La santé aussi est injuste. Les médecins ont parlé du stress, peut-être, ou d'héritage génétique. Maman est morte

Nuit

cardiaque. Ce triple pontage, sans rapport avec le germe qui attaque la valve, complique mon opération, au point que les médecins ont beaucoup hésité avant de la décider, en dépit des risques. Au fond, ils n'avaient guère le choix. Malgré les précautions oratoires, j'ai perçu leurs interrogations. L'anxiété, ça me connaît.

Dany reste face à moi, muette. Elle, impressionnable au point de ne jamais mettre les pieds dans un hôpital, le prend encore plus mal que moi. Nous en sommes là, déjà, à ne pas savoir ce qu'il faudrait ou ne faudrait pas se dire. S'inquiéter en se répétant de ne pas trop s'inquiéter. Les mots sont inutiles, nous ne parlons plus. Claude également reste silencieux.

Je suis défait, Dany le voit bien. Je suis ici, dans le service de cardiologie de l'hôpital Poincaré, troisième étage, chambre 3618, au secret, incognito, admis sous un faux nom. J'ai à peine vu ma femme depuis des jours et des jours... Alors, irrésistiblement, parce que j'en ai marre, je n'en peux plus, j'en ai assez de ne plus en voir le bout, soudain, je craque, je fonds en larmes derrière mon

Ça ira mieux demain

masque. Je m'étais promis pourtant de ne rien montrer. Comment m'empêcher de penser, si ça se passait mal, que je ne la reverrais jamais? Je ne reverrais donc jamais ma femme. Dany doit imaginer la même issue, pétrifiée sur sa chaise. J'ai bien peur que ce genre d'idée noire puisse lui faire trop mal. Alors, j'arrête net de pleurer, incapable de faire semblant, épuisé déjà, après cinq minutes, coupé des miens et du monde, de tout, sous cette effrayante fatigue qui me terrasse nuit et jour.

J'observe Dany, sans voix. Et si nous ne nous revoyions pas? Mais si, nous nous reverrons. Bien sûr que si.

Dany se lève. Elle n'a pas le droit de rester longtemps. Je murmure les mots les plus simples : «Au revoir.» Juste un au revoir à cause de notre pudeur et de trop de fragilité. Par crainte, autant pour elle que pour moi, je ne détaille pas ma situation, critique. Dany comprend suffisamment à quel point je vais mal. C'est évident. D'ailleurs, on m'opère demain.

La porte se referme. Je me retrouve à nouveau seul. Seul depuis des semaines.

Nuit

Et si... Et si je ne me réveillais pas? Même dans les hôpitaux les plus performants, il y a des gens qui ne se réveillent pas.

Après le départ de Dany va commencer la plus longue, la plus étrange, la plus dure nuit de mon existence. Pas tout de suite, plus tard, quand l'hôpital s'éteindra doucement. Avant, on me prépare, on s'occupe de moi à la veille du grand jour. D'étape en étape, je découvre le cérémonial hospitalier. D'abord, l'opéré du lendemain doit se badigeonner de Betadine, un antiseptique à appliquer sur tout le corps, la veille et le matin de l'intervention. En même temps, d'un mot aimable, l'infirmière du soir m'encourage à l'heure de la prise de température :

— Vous verrez, ça va aller. La journée a été longue. Reposez-vous, soyez en forme pour demain.

J'ai passé ma vie à vouloir et devoir être en forme pour demain, ce n'est pas aujourd'hui que je vais me faire faux bond.

Cette dernière journée du reste de ma vie a commencé sur le coup de 10 heures du

Ça ira mieux demain

matin par un rendez-vous, autre rituel, avec l'anesthésiste, en présence d'Albert Hagège, mon cardiologue. Le professeur Hagège a succédé à Michel Desnos à la tête du service cardiologie de l'immense paquebot de l'Hôpital européen Georges-Pompidou, huit étages, un dédale de couloirs de cent mètres de long, huit cents lits.

L'anesthésiste m'a tenu le langage surprenant qu'il adresse à tous les patients à la veille d'une opération à risque. Le protocole, encore – particulièrement solennel, car l'anesthésiste m'a appelé par mon nom, pas par le pseudo de mon admission.

— Monsieur Drucker, si les choses venaient à mal tourner au cours de l'opération, qui faut-il prévenir ?

— Pardon ?

Calmement, il a réitéré sa question.

— Ça veut dire quoi, docteur, si ça venait à mal tourner ?

— Vous avez eu deux petits saignements au cerveau, vous savez, alors...

Je le sais. Deux embolies cérébrales, signes annonciateurs d'un AVC possible. La première

Nuit

hantise des chirurgiens cardiaques est l'AVC de leur patient au cours de son opération. Ce qui signifie que je peux subir des séquelles neurologiques dont on ne mesurera l'ampleur qu'au réveil.

— Attendez : si ça se passe mal, je le dis en présence du docteur Hagège, vous me débranchez.

— Comment ça, je vous débranche ?

— Oui, débranchez-moi. Hors de question que je puisse me réveiller avec des handicaps. Avec une aphasie, un tremblement, je ne pourrai plus jamais pratiquer mon métier, alors ce n'est plus la peine. Vous me débranchez.

— Ce n'est pas légal.

— Vous débranchez. Plutôt mourir que de me réveiller sans pouvoir exercer mon métier.

— Monsieur Drucker, écoutez...

— Vivre avec des séquelles signifie la mort pour moi. Je ne veux pas. Non, je préfère m'arrêter là. Je ne me vois pas handicapé à mon âge.

Ça ira mieux demain

J'imagine le pire, le pire est toujours sûr, selon l'adage, dépendance, sénilité, tétraplégie, la bouillie à la cuillère pour un légume en couche-culotte, non. Je suis résolu, intraitable.

— En cas de malheur, ne me réveillez pas, plutôt partir. Je suis sérieux.

L'anesthésiste n'insiste pas et me fixe, avant de quitter la chambre.

— Bon, très bien. Ne vous inquiétez pas, ça va bien se passer.

Après son départ, même le professeur Hagège, qui en a vu d'autres, est surpris.

— Ouahhh, faut l'encaisser, ça ! Depuis que je suis patron de la cardio ici, c'est la première fois que j'assiste à cet entretien protocolaire avec l'anesthésiste.

— Comme vous dites... Faut l'encaisser.

Quoi qu'il arrive, ils n'auront qu'une personne à prévenir. Ma femme, Dany Saval. Finalement, dans un souffle, je préviens le professeur Hagège que, de toute façon, ce sera Elle.

— Mais vous me débrancherez.

Nuit

Dany est partie. J'essaie de dormir, mais je ne dors pas, anéanti. Dany sera la dernière personne à m'avoir vu avant le bloc, hormis les infirmières. C'est bien comme ça. Les équipes de jour ont été remplacées par celles de nuit, et les images affluent. Des tas d'images. Les pages d'un album se mettent à tourner dans la pièce, au-dessus de moi. Notre mariage éclair avec Dany à Las Vegas. Notre fille Stéfanie à bicyclette. Notre petite-fille Rebecca et ses premiers coups de pédale. Ma belle maison en Provence, une fierté. Une éphéméride en trois dimensions, dans une semi-conscience, un demi-sommeil, sans avoir mal nulle part.

Le plafond devient l'écran noir de cette nuit blanche où je me fais mon cinéma. Des détails extraordinairement précis. Mes frères. La joie de mon père quand Jean décroche l'ENA. La joie de mes parents quand Jacques est reçu interne des hôpitaux. Et puis cet étang, l'étang de Saint-Sever, où mon père m'emmène marcher, moi, son cancre de fils, pour évoquer une énième fois mon non-avenir. Des instantanés s'échappent d'un passé qui ne les retient plus. Mes copains d'école,

Ça ira mieux demain

Jean-Pierre, Bébert... Françoise Coquet, à nos débuts, déjà belle, avec ses mains de monteuse dentellière. Guy Lux au micro. Léon Zitrone à l'antenne. Ma chienne, Isia, traçant des cercles en courant sur la pelouse des Invalides. Des salves d'images maintenant balaient ma chambre, en désordre, sans chronologie ni queue ni tête. Le balcon de l'appartement de la place Clichy où je vis avec maman, séparée de papa. La Bretagne, chez marraine, Mme Faget, tous les Faget, ma famille de vacances, qui a abrité les parents pendant la guerre. L'église de Plémet, où Mme Faget se rend le dimanche. Chez nous, les Drucker, nous ne prions pas Dieu. Mais chaque nuit de Noël, j'y chante à tue-tête *Il est né le divin enfant*.

Me retournant sur l'oreiller, je me demande si tous ces êtres, vivants ou partis, ne défilent pas au-dessus de moi pour me dire au revoir s'ils sont sur terre ou bienvenue s'ils sont au ciel. Une seconde, le parfum chic de ma première productrice, Michèle Arnaud, me revient comme si elle se tenait au pied du lit. Elle va juger mon pyjama ringard. Le dîner

Nuit

avec Serge Gainsbourg. François Mitterrand se penche pour murmurer à mon oreille quelques mots que je n'entends pas. La colère de papa. Le bisou de maman. Les arbres en fleur de Normandie au premier plan, Éric Charden, en fond, vivant ses dernières heures sur le canapé rouge de « Vivement Dimanche ». Des milliers d'arrêts sur image en vrac. « Les gens n'ont aucune mémoire », m'avait chuchoté le président Mitterrand le jour de ma Légion d'honneur. C'est vrai, il y a tant de chiffres, de règles que je ne parviens pas à mémoriser dans mon cahier d'écolier. Me voilà en uniforme de l'armée de l'air, boulevard Victor, à vingt ans. J'ai vécu toutes ces vies, résumées durant cette nuit du 25 au 26 septembre 2020, soixante-dix-huit ans de *replay, the big best of*. Encore maman, là, dans sa blouse roumaine, avec mon oncle, sculpteur en Israël. Plein soleil. Mes frères, par flashes kaléidoscopiques, traversent en chahutant le plafond de ma chambre. Toutes mes premières fois. Premier vélo. Premier flirt, première fille, Évelyne et son pot à lait. Je ne prends pas les deux cachets pour dormir, pas tout de suite. De toute façon,

Ça ira mieux demain

ils ne m'ont pas donné des somnifères trop puissants afin d'éviter que je sois dans le coaltar demain.

Quand j'habitais Caen, un studio, rue Caponière, au-dessus de la boulangerie, l'odeur des croissants et des pains au chocolat me réveillait en chatouillant mes narines. Chaque fois que je partais pour mon lycée technique, unique garçon à apprendre la sténo parmi une classe de filles en blouse rose, la boulangère me donnait une brioche chaude. Je trouvais cette femme tellement belle.

J'ai eu une vie, une belle vie, une belle carrière, c'est ce qu'on dit; pourtant, moi, j'y distingue tant d'efforts, d'incertitudes, d'angoisses accumulés, jusqu'à fatiguer mon cœur de gosse et de septuagénaire. À quelle réalité appartient cette nuit? Mon passé? Aujourd'hui, maintenant? Demain? Je n'en sais rien, les yeux grands ouverts sur le plafond de la chambre 3618.

Nuit

L'escalier de notre maison à Vire, place de la Gare, tremble sous le pas pressé de papa, encore de garde cette nuit. Le clairon sonne à Compiègne, où Abraham Drucker, avec son étoile jaune, fut prisonnier pendant la guerre, et où je serai troufion vingt-cinq ans plus tard. Papa n'est jamais venu me voir à Compiègne. Le chant du coq des fermes normandes salue l'aurore, la 4 CV verte du médecin de campagne fonce au plafond, changé en bocage.

La nuit passe comme ça, quand, tout à coup, mon père entre dans la chambre. C'est étrange. Je le reconnais, absorbé, l'air éternellement contrarié, je sais bien qu'il s'agit d'une vision, d'un rêve éveillé, en même temps je ressens sa présence. Papa est là.

Une voix neutre annonce clairement :

— Le docteur Drucker vient soigner son fils.

Après, plus rien. Noir. Gris. Mon plafond s'éteint, fin des programmes, mire. La porte se referme, peut-être, sur une silhouette qui disparaît dans un rai de lumière.

Ça ira mieux demain

Le jour se lève enfin, jour J, le dernier, probablement.

Christophe, le chanteur des *Mots bleus*, a été un des premiers artistes victimes du coronavirus, en avril. 1945-2020. Soixante-quatorze ans. Insuffisance respiratoire.

Je le revois, lui aussi, jouant à la pétanque aux Invalides avec ses potes une fin d'après-midi. Il venait de se lever. Il a tenu à me montrer sa nouvelle Ferrari, rouge, qu'il ne pouvait pas conduire, ayant perdu tous ses points. Mon «copain» Sarkozy, ministre de l'Intérieur, pouvait peut-être lui récupérer son permis de conduire?

— Christophe, avec Sarko, on parle surtout vélo, tu sais...

Le chanteur d'*Aline* avait ri, passant à autre chose.

L'Hôpital européen Georges-Pompidou est ultramoderne, fonctionnel, et «il est beau», répète souvent le professeur Hagège. Pour aller au bloc, inutile de me déplacer sur une civière. Mon lit est monté sur des roues

Nuit

noires. J'y pars à roulette, poussé par des infirmiers experts à transporter les corps en souffrance. Les couloirs sans fin convergent vers le cœur du réacteur : le bloc opératoire. Les plafonniers défilent. Un cachet m'a détendu. La Betadine, couleur grenadine, me colle à la peau, je me sens aseptisé de la tête aux pieds. J'ai passé la blouse de chirurgie, presque transparente, aussi légère que du papier chiffon.

Comme sur un tapis roulant, je glisse à l'horizontale, un mètre au-dessus du lino bleu. Je n'ai plus d'images, plus de passé ni de futur, juste l'espace et les couleurs de ce bâtiment qui me rappellent le porte-avions *Charles-de-Gaulle*. Sur une verrière se reflète, en gris argenté, un ciel de fin d'été.

Nous sommes samedi. Le chirurgien a voulu m'opérer un samedi – «Ce sera plus calme», a-t-il dit. Je lui ai flingué son week-end. Et j'ai pensé : samedi, parce que c'est grave.

Moi, l'homme du dimanche, je vais mourir un samedi ?

Ça ira mieux demain

Au bloc, l'anesthésiste est là et cligne de l'œil comme si nous allions nous revoir après, bientôt, en parfait état de marche. J'attends près du bloc le chirurgien choisi par Albert Hagège : Paul Elias Achouh, un cador, je n'en doute pas, qui s'est voué au service public, lui en centre hospitalier comme moi en milieu télévisuel. Cette passion commune me rassure. Un homme doux, la cinquantaine, d'origine libanaise, que j'ai trouvé timide pour un ponte. Je ne sais presque rien de lui, qui connaît mon cœur comme sa poche. Il va l'ouvrir et le réparer. J'attends, les yeux aux trois quarts fermés, comme si je dormais déjà, mais sans lâcher prise, aux aguets de mes derniers instants. Un aréopage s'affaire, feutré, recueilli. On dirait un orchestre de chambre attendant son chef, le chirurgien. Paul Achouh arrivera quand tout sera prêt, parfait, après mon endormissement. Tous ces virtuoses joueront alors une nouvelle partition où la moindre fausse note peut briser ma vie.

Je ne sens pas la seringue.